

ACADÉMIE ROUMAINE

# BULLETIN

DE LA

## SECTION HISTORIQUE

(HISTOIRE — GÉOGRAPHIE — SCIENCES SOCIALES)

T. I—XXI (1913—1939) SOUS LA DIRECTION DE N. IORGA

PUBLIÉ PAR LES SOINS DU SECRÉTAIRE DE LA SECTION

N. BĂNESCU

MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROUMAINE

BCU Cluj / Central University Library Cluj

TOME XXV. 2

EXTRAIT

LE THÈME DE PARISTRION-  
PARADOUNAVON (PARADOUNAVIS).  
LES ORIGINES. LE NOM

PAR

N. BĂNESCU

ACADÉMIE ROUMAINE

# BULLETIN

DE LA

## SECTION HISTORIQUE

(HISTOIRE — GÉOGRAPHIE — SCIENCES SOCIALES)

T. I—XXI (1913—1939) SOUS LA DIRECTION DE N. IORGA

PUBLIÉ PAR LES SOINS DU SECRÉTAIRE DE LA SECTION

N. BĂNESCU

MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROUMAINE

BCU Cluj / Central University Library Cluj

TOME XXV. 2

EXTRAIT

LE THÈME DE PARISTRION-  
PARADOUNAVON (PARADOUNAVIS).  
LES ORIGINES. LE NOM

PAR

N. BĂNESCU

## LE THÈME DE PARISTRION-PARADOUNAVON (PARADOUNAVIS). LES ORIGINES. LE NOM<sup>1)</sup>

Dès notre première étude, consacrée aux transformations survenues dans le Bas-Danube au cours du dernier tiers du X-e siècle et au début du XI-e, nous avons exprimé l'avis que ce thème frontière avait été créé, suivant toute probabilité, à la suite de la destruction du tsarat bulgare de Samuel<sup>2)</sup>. Mais on ne doit naturellement pas oublier que tout ce territoire, qui correspond à la Bulgarie danubienne, avait été annexé à l'empire quelque temps auparavant, par le prédécesseur du Bulgaroctone.

Après avoir expulsé Sviatoslav de Dorostolon, dans l'été de 971, Tzimiskès, on le sait, ne reconstitua plus l'État bulgare contre lequel Nicéphore Phokas avait appelé à l'aide les Russes de Kiev. Il annexa à l'empire cet État qui gênait maintenant les calculs de la politique byzantine sur le Danube. L'héritier légitime de la dynastie fut conduit à Constantinople, servit au triomphe du vainqueur, fut dépouillé du pouvoir souverain et obtint une place dans l'aristocratie de la Cour. Le patriarche de Dorostolon fut ramené au rang de métropolitite et soumis au siège de Constantinople. Avant de quitter le territoire qui avait été le théâtre de ses combats, l'empereur fortifia les villes de la rive droite du Danube et étendit aussi cette mesure à quelques unes de la rive gauche; il nomma en même temps à Dorostolon-Dristra (Silistrie moderne) un stratège pour gouverner la région. . . .

<sup>1)</sup> Cet article constituait le II-e chapitre du livre imprimé sous le titre: « *Les duchés byzantins de Paristrion (Paradounavon) et de Bulgarie* » et détruit dans l'incendie où périt l'imprimerie « Cartea Românească » de Bucarest, à la suite du bombardement américain du 6 mai 1944.

<sup>2)</sup> *Les premiers témoignages byzantins sur les Roumains du Bas-Danube*. Byz-neugr. Jahrbücher, III, (1922), p. 289.

Les débuts du règne de Basile II furent marqués par la terrible révolte de Bardas Skléros; les Bulgares en profitèrent pour secouer le joug byzantin, et une nouvelle guerre commença entre le basileus et Samuel le bulgare pour l'hégémonie des Balkans. « Les régions danubiennes — disions-nous dans l'exposé de la nouvelle situation — n'ont pas pu rester complètement étrangères à l'effort gigantesque de ce peuple qui fut à la fin écrasé. Bien souvent les guerres se sont étendues jusque dans ces régions; mais elles y furent seulement sporadiques et la résistance ne put persister dans ces contrées, épuisées déjà depuis le temps de l'incursion ruineuse de Sviatoslav »<sup>1)</sup>. L'expédition envoyée par Basile II (en 1000)<sup>2)</sup>, sous la conduite du patrice Théodorokanos et du protospathaire Xiphias, contre les places fortes situées au-delà l'Haemus (*κατὰ τῶν πέραν τοῦ Αἰμον βουλγαρικῶν κάστρον*) s'empara de la grande et de la petite Preslav et de Pliska. L'armée byzantine était revenue de cette expédition, selon l'expression du chroniqueur, « intacte et triomphante » (*ἀσινῆς καὶ τροπαιοῦχος ἡ Ῥωμαϊκῆ ὑπενόστησε δύναμις*)<sup>3)</sup>. Donc, il n'a pu s'agir, en cette occurrence, d'une résistance sérieuse. Ce qui doit être souligné à cette occasion, c'est qu'on ne dit absolument rien de Dorostolon-Dristra. De plus, dans tout le cours des guerres du Bulgaroctone il n'est fait mention d'aucune entreprise contre cette ville forte du Danube. Les trois autres villes de la région indiquées par le chroniqueur aussi bien que des villes situées plus à l'Ouest — Triaditza (Sofia), Bdyn (Widin) — ont été attaquées et conquises. On ne toucha pas à Dorostolon, ce qui ne s'explique que si l'on admet que cette ville est toujours restée au pouvoir du stratège byzantin qui y résidait. A partir de l'an 1000, Jireček considère aussi la région comme byzantine. En parlant de l'expédition du patrice Théodorokanos et du protospathaire Xiphias en Moesie, il remarque que celle-ci « resta, à partir de ce moment, jusqu'à la révolte des Asénides (1186), sous la domination byzantine »<sup>4)</sup>.

<sup>1)</sup> *Changements politiques dans les Balkans* etc., p. 15.

<sup>2)</sup> Nous restons à cette date, admise aussi par Jireček.

<sup>3)</sup> Céd. II, 452, 15.

<sup>4)</sup> *Geschichte der Bulgaren*, p. 194.

Zlatarski prétend que la révolte des Bulgares en 976 a soustrait à l'autorité byzantine la Bulgarie du Nord-Est et l'a réunie au pays libre de l'Ouest. Mais les textes se taisent complètement là-dessus. L'historien bulgare reconnaît lui-même que pendant l'expédition de l'an 1000 dans les régions du Pont on ne parle guère de Dristra; seulement, il croit que, si l'on n'en dit rien, c'est qu'évidemment Xiphias « n'a pu la soumettre »<sup>1)</sup>. Mais le silence absolu des sources infirme une telle supposition. Pendant les guerres de Basile II un stratège byzantin est d'ailleurs attesté à Dristra: c'est Tzitzikios, fils de Theudate l'Ibère. Cédrenus rapporte<sup>2)</sup> que l'empereur, en revenant de Kastoria (1017), reçut une lettre de la part de ce stratège de Dristra qui l'avertissait que le chef bulgare Krakras (il commandait à Pernik<sup>3)</sup>) avait rassemblé une grande armée, s'était joint à Jean Vladislav, et que tous deux, qui s'étaient adjoint les Petchénègues, se préparaient à attaquer les Byzantins. L'empereur prit alors les mesures dictées par les circonstances, mais les Petchénègues ne répondirent pas à l'appel et le plan d'attaque s'évanouit.

Le savant bulgare tente d'éluder la présence de ce chef byzantin à Dristra. Quand Cédrenus dit: *ἑδέξατο γὰρ καὶ γράμμα τοῦ στρατηγούντος ἐν τῷ Δοροστόλῳ Τζιτζικίου*<sup>4)</sup> il estime que l'expression *ὁ στρατηγῶν ἐν Δοροστόλῳ* signifie tout simplement: « le commandant d'une armée se trouvant par hasard à Dorostolon »<sup>5)</sup>, ce qui ne veut pas dire « qu'il s'agissait là d'une formation administrative différente ». Conséquent avec sa théorie de l'indivisibilité du territoire bulgare occupé par Byzance, Zlatarski prétend qu'on ne mentionne, à ce moment là, nulle part un thème de Dristra. Mais le pays annexé par l'empereur Tzimiskès devait bien être administré. Depuis l'introduction du régime des thèmes, tout territoire arraché par les Byzantins à leurs ennemis était naturellement organisé en

<sup>1)</sup> *La situation politique de la Bulgarie du Nord* etc., p. 3.

<sup>2)</sup> II, 465, 16 sq.

<sup>3)</sup> Cédr., II, 455, 19.

<sup>4)</sup> Mentionné aussi par une source géorgienne, *Vita beati patris nostri Iobannis atque Euthymii* etc., dans les *Analecta Bollandiana*, XXXVI—XXXVII (1917—1919), p. 50. Cf. *Vita Georgii Hagioritae*, *ibid.*, p. 86, où il est fait mention de « Pheris Tzitziki filius ».

<sup>5)</sup> *Art. cité*, p. 4.

thème. Ce n'est pas là uniquement une opinion personnelle. E. Stein pense de même quand il affirme, à propos de l'organisation des thèmes comme elle fut instituée par Léon VI (886—912): «In der Tat blieb sie daraufhin lange Zeit im wesentlichen unverändert, abgesehen davon natürlich, dass die in X. und XI. Jahrhundert dem Reiche einverleibten Gebiete gleichfalls als Themen eingerichtet wurden»<sup>1)</sup>. Présentant le sceau d'un στρατηγός Δίστρας, Pančenko lui aussi n'hésite pas à affirmer que, à partir de l'annexion du territoire par Tzimiskès, après l'expulsion de Sviatoslav (juillet 971), «ce territoire fut organisé en thème»<sup>2)</sup>.

Affirmer qu'à cette époque il n'a pas existé entre l'Haemus et le Danube de «formation administrative» est absolument bizarre, du moment que Tzimiskès a annexé l'ancienne Bulgarie à l'empire comme une simple province et a laissé à Dorostolon un chef militaire pour la gouverner. Le participe ὁ στρατηγῶν employé substantivement signifie «celui qui exerce les fonctions de stratège», et nous avons prouvé par de nombreux exemples du même chroniqueur que cette expression n'admet pas d'autre sens<sup>3)</sup>. Nous nous bornerons à reproduire cette fois-ci deux exemples seulement.

1. Nicétas Pégonitès a été — on ne peut plus le contester<sup>4)</sup> — pendant les guerres avec les Bulgares gouverneur de Dyrrachion. Lorsque Jean Vladislav fut tué au siège de cette ville, le stratège en avertit l'empereur: *μηνοθέντος δὲ τῷ βασιλεῖ τοῦ θανάτου τοῦ Ἰωάννου διὰ τοῦ στρατηγοῦντος Δυρραχίου Νικήτα πατρικίου τοῦ Πηγωνίτου*<sup>5)</sup>. La même expression désigne par conséquent dans ce passage aussi le chef du thème.

2. Xiphias, qui participa à l'expédition envoyée dans le Paristrion, fut ensuite nommé par l'empereur stratège de la

<sup>1)</sup> *Untersuchungen zur späthbyz. Verfassungs- und Wirtschaftsgeschichte*, Mitteilungen zur osman. Gesch., II (1923—1925), Hanover 1925, p. 19.

<sup>2)</sup> *Izvestija* de l'Institut archéol. russe de Constantinople, X, Sofia 1905, p. 296. Mutafčiev lui-même estime que ce thème existait déjà vers l'an 1000—1003, organisé par le Bulgaroctone (V. son compte rendu concernant le sceau de Syméon Vestes, dans *Byz. Zeitschr.*, 31 (1931), p. 220.

<sup>3)</sup> Pour les textes invoqués v. *La Question du Paristrion*, Byzantion VIII (1933), 281—282.

<sup>4)</sup> Voir là-dessus l'article de M. H. Grégoire, *Byzantion*, XI (1936).

<sup>5)</sup> Cédre., II, 467, 2 sq.

seconde ville de la Macédoine, de Philippopolis, à la place de Théodorokanos qui s'était retiré à cause de son âge avancé. Le chroniqueur emploie, pour désigner cette fonction de stratège, le même tour de phrase: *ἐν δὲ Φιλιππουπόλει τὸν πρωτοσπαθάριον Νικηφόρον τὸν Ξιφίαν στρατηγεῖν ἔταξε τοῦ Θεοδοροκάνου διὰ γῆρας παραιτησαμένον*<sup>1)</sup>). En cette qualité, il est mentionné quelques pages plus loin par une expression analogue: *Νικηφόρος ὁ Ξιφίας τῆς Φιλιππουπόλεως τότε στρατηγῶν*<sup>2)</sup>).

Il est en conséquence hors de conteste que Tzitzikios était le commandant de la garnison qui occupait en 1017 la place de Dorostolon. Même Skabalanovič, pour citer un auteur favori de Zlatarski, voit en lui le commandant byzantin de la région.

Mais outre Tzitzikios, nous connaissons encore un commandant byzantin du territoire conquis par Tzimiskès. Le document qui l'atteste ne se prête pas à contestation, car il s'agit du sceau même de ce commandant. Publié par Pančenko<sup>3)</sup>, il porte la légende: *Κύριε, βοήθει Θεοδώρω ποιμικηρίῳ καὶ στρατηγῷ Δίστρας*. Cette fois, la qualité du chef byzantin ne peut plus être mise en doute. Théodore primikerios figure dans sa titulature comme *stratège de Distra* (Dorostolon). Zlatarski ne veut même pas reconnaître ce personnage. Pour l'écarter, il l'identifie avec Tzitzikios<sup>4)</sup>, identification absolument impossible. Tzitzikios est un Ibérien, fils de Theudate. Cédrenus mentionne ce dernier avec le rang de Vestes au temps de Constantin VIII<sup>5)</sup>. Deux petits-fils de ce personnage sont mentionnés par le même chroniqueur: l'un d'entre eux, le protospathaire Barasbatzès l'Ibère, fut, sous Michel IV, stratège d'Edesse<sup>6)</sup>. Comment peut-on sérieusement identifier un Ibère portant le nom si caractéristique de Tzitzikios avec le primicier qui porte le nom de Théodore? Le sceau

<sup>1)</sup> *Ibid.*, II, 454, 12—13.

<sup>2)</sup> II, 457. Cédrenus n'est pas d'ailleurs le seul à employer ce type d'expression: nous le trouvons aussi chez le Continuateur de Théophanès, où nous lisons, 404, 18 (ed. Bonn): *τοῦ δὲ πατρικίου τοῦ οὕτως ἐπονομαζομένου Μωρολέοντος. . . Ἀδριανουπόλεως στρατηγοῦντος κρατίστον τὰ πολεμικά καὶ περιδεξίον τυγχάνοντος.*

<sup>3)</sup> *Izvestija* de l'Institut archéol. russe de Constantinople, 8 (1903)

<sup>4)</sup> *La situation politique de la Bulgarie du Nord*, p. 5, la note.

<sup>5)</sup> II, 483, 16.

<sup>6)</sup> II, 520, 12

de ce dernier est daté par Pančenko du X-e—XI-e siècle. Théodore le primicier peut donc avoir commandé à Dristra à l'époque même qui s'étend entre l'annexion de l'État bulgare par Tzimiskès et la conquête définitive du tsarat par Basile II, il a pu être presque un contemporain de Tzitzikios.

Il faut donc admettre que, du moment que nous trouvons à Dristra un commandant byzantin, Tzitzikios, au temps des luttes de Basile II, le territoire compris entre les Balkans et le Danube se trouvait, comme c'était naturel, depuis 971 au pouvoir de Byzance, même si, ce que les sources ne confirment pas, il a pu être attiré quelque temps dans la révolte provoquée par les komitopouloi. Škabalanić confirme lui-même ce fait: du jour où Basile II, — dit-il, — plaça un stratège à Dorostolon (Drstr, Silistrie)<sup>1)</sup>, «cette ville devint la résidence du thème du Danube»<sup>2)</sup>. Presque à la même date l'empereur installait aussi à Skoplje un chef suprême des territoires occidentaux de la Bulgarie conquise, et ce chef fut de fait le premier commandant du thème de Bulgarie. Zlatarski reconnaît, lui aussi, à ce chef (David Areianitès) la qualité de gouverneur de la Bulgarie.

On peut donc conclure, en accord avec les sources, que dès la deuxième décade du XI-e siècle, quand les guerres de Basile II touchaient à leur fin, les deux régions de la Bulgarie ancienne et nouvelle apparaissent organisées sous l'autorité de Byzance. Mais les origines du thème de Dristra-Dorostolon se rattachent sans doute possible à la situation créée entre le Danube, la mer et les Balkans dans la seconde moitié du X-e siècle, par la victoire de Tzimiskès.

Obligé de reconnaître finalement l'existence de ce thème, le savant de Sofia tente d'établir au moins qu'il n'a pu être organisé que dans la deuxième moitié du XI-e siècle. Sous Basile II et ses successeurs immédiats — affirme-t-il — cette organisation propre n'a pas existé, «parce que la région dépendait du katépan ou duc de Bulgarie». Malheureusement l'auteur n'apporte aucune preuve à l'appui de son assertion.

<sup>1)</sup> Il renvoie précisément à la phrase de Cédrenus, III, 465: *στρατηγούωντος ἐν τῷ Δοροστόλῳ Τζιτζικίου* etc.

<sup>2)</sup> *Op. cit.*, p. 227.



Son affirmation qu'avant le milieu du XI-e siècle Paristrion était un « thème-katépanat », non un « thème-duché », qu'il était commandé par des chefs qui avaient titre d' *ἀρχοντες*, « titre purement militaire » (?), n'a aucune valeur. Quel qu'ait été ce titre, il confirme tout de même l'existence de l'organisation que nie l'auteur. Quant à la dépendance par rapport au katépan de Bulgarie, *elle n'a jamais existé*. Les deux thèmes apparaissent en même temps dans l'histoire et ils sont, ce qui n'est que parfaitement normal, indépendants l'un de l'autre. Les témoignages historiques ne manquent pas qui confirment ce fait. Nous avons invoqué un texte explicite à ce propos <sup>1)</sup>, et néanmoins l'historien bulgare répète après des années, dans l'« Histoire de l'empire bulgare », sa vieille et fautive opinion. Il s'agit dans le texte invoqué, qui nous est fourni par Cédrenus, de l'épisode bien connu du conflit entre l'empire et les Petchénègues, sous le règne de Constantin IX Monomaque. Lorsque Kegen passe, en 1048, avec ses bandes de Petchénègues le Danube et entre au service de l'empire, le chef légitime des barbares, Tyrak, envoie une ambassade de protestation à Constantinople. L'empereur refuse de le satisfaire et, comme il s'attendait à une réaction de la part du barbare, il expédia des lettres à Michel, le commandant du territoire paristrien, et à Kegen, qui avait obtenu quelques forteresses dans la même région, en leur ordonnant de bien surveiller les rives du fleuve. Si les barbares se ruèrent en grand nombre sur le pays, Michel et Kegen devaient en aviser sur le champ le basileus, pour qu'il leur envoyât *des troupes de l'Ouest*, qui les aideraient à empêcher les Petchénègues de passer le fleuve: *ἵνα καὶ ἀπὸ δυτικῶν ταγματῶν ἐκπεμπόμενά τινα σὺν αὐτοῖς εἰργῶσι τοῖς Πατρινάκαις τὴν τοῦ ποταμοῦ διάβασιν* <sup>2)</sup>. L'empereur fait partir en même temps cent trirèmes pour monter la garde sur le Danube. Les prévisions du basileus se réalisèrent. Tyrak attendit l'hiver et passa avec les Petchénègues, en nombre considérable sur le fleuve gelé dans l'empire. Les forces du thème furent incapables de les arrêter. Le gouverneur écrivit à l'empereur, en demandant des renforts. Mono-

<sup>1)</sup> *La question du Paristrion*, Byzantion VIII (1933), p. 285.

<sup>2)</sup> II, 585, 8.

maque manda immédiatement au stratège d'Adrinople, Constantin Areianitès, de même qu'au gouverneur de Bulgarie, Basile Monachos, de courir, le premier avec ses «troupes macédoniennes», le second avec ses «forces bulgares», au secours de Michel (τῷ δουκὶ Ἀδριανουπόλεως γράφει — ἦν δὲ Κωνσταντῖνος μάγιστρος ὁ Ἀριανίτης — τὰς Μακεδονικὰς εἰληφότι δυνάμεις, ἔτι δὲ καὶ πρὸς Βασίλειον Μοναχὸν τὸν ἡγεμόνα τῆς Βουλγαρίας τὴν βουλγαρικὴν εἰληφότα χεῖρα ἀφικέσθαι καὶ ἐνωθῆναι τῷ Μιχαήλ καὶ τῷ Κερένη καὶ μετ' αὐτῶν πρὸς τοὺς Πατζινακάς διαγωνίσασθαι) <sup>1)</sup>.

Il est donc de toute évidence que le commandant de Paristrion — ἄρχων τῶν παριστριῶν πόλεων l'appelle Cédrenus — n'était pas subordonné à celui de Bulgarie, comme le veut Zlatarski; autrement l'empereur ne lui aurait pas transmis directement ses ordres. Le duc de Bulgarie lui envoie des renforts sur l'injonction de l'empereur. Si, au cours des luttes livrées à cette époque aux Petchénègues, le chef de Paristrion est ordinairement secondé par celui de Bulgarie — Basilios Monachos assiste Romain Diogène <sup>2)</sup>, Nicéphore Botaniatès vient au secours de Basilios Apokapès — <sup>3)</sup>, cela ne veut pas dire que le commandant de Skoplje étendait son autorité sur le thème de Dristra. L'explication en est très simple: vu le nombre considérable des barbares, l'armée du petit thème frontière n'était pas capable de leur résister à elle seule. Les premiers qui couraient au secours étaient naturellement les contingents voisins de Macédoine (Adrinople) et de Bulgarie. On leur ajoutait parfois d'autres troupes, expédiées de Constantinople, et, en ce cas, pour assurer l'unité du commandement, l'empereur désignait un chef suprême des armées ainsi réunies, le στρατηγὸς αὐτοκράτωρ ou παντὸς στρατοῦ ἡγεμόν, comme nous l'attestent d'une façon claire les textes.

En ce qui concerne le nom de cette province frontière, les sources byzantines nous ont transmis les termes de *Paristrion*, forme que nous trouvons chez les écrivains, et de *Paradounavon*

<sup>1)</sup> II, 585, 22 sq.

<sup>2)</sup> Attal., 97 (Bonn).

<sup>3)</sup> Skylitzès, 654.

ou *Paradounavis*, forme plus courante qui a subsisté jusqu'à présent dans la langue grecque.

L'historiographie byzantine use également, pour désigner les chefs de cette province, de périphrases comme *ἀρχων τῶν παριστριῶν πόλεων*,<sup>1)</sup> ou *ἀρχων τῶν περὶ τὸν Ἰστρον πόλεων καὶ χωριῶν*<sup>2)</sup> (commandant des villes paristriennes, des villes et des territoires du Danube): cela n'a rien d'étrange et ne modifie en rien le caractère de l'organisation de la région. On rencontre des périphrases semblables pour les chefs militaires des autres provinces et nous avons déjà signalé le cas de Maniakès promu après sa victoire de Teluch au poste de *κατεπάνω τῆς κάτω Μηθίας*.<sup>3)</sup> Le chroniqueur qui nous donne cette information n'hésite pas, plusieurs pages plus loin, à appeler ce général *τῶν παρεμφρατιδιῶν στρατηγῶν πόλεων*<sup>4)</sup>. Cela n'autorise naturellement pas à affirmer, comme le fait Zlatarski, que la désignation de la région du Danube était entre 1017—1060 *αἱ περὶ* (ou *κατὰ*) *τὸν Ἰστρον πόλεις* (ou *χωριά*) (sic), *αἱ ἐν τοῖς Ἰστρικοῖς χεῖλεσι πόλεις, αἱ παριστριοὶ πόλεις* et que ce n'est qu'en 1060 qu'apparaît le terme *αἱ Παριστριοὶ* puis, chez Anne Comnène, celui de *Παριστριον* ou *Παραδούναβον*<sup>5)</sup>.

La périphrase employée par les historiographes ne pouvait répondre exactement au titre officiel de la province. C'est uniquement sur les sceaux que ce titre se montre avec précision et nous en connaissons trois appartenant aux chefs qui y ont exercé le commandement. Dans la légende de deux d'entre eux, nous avons: *κατεπάνω τοῦ Παραδουνάβου*,<sup>6)</sup> dans celle du troisième *στρατηγὸς Δίστρας*<sup>7)</sup>.

Deux sceaux nous garantissent donc, pour le thème compris entre le Danube, le Pont et l'Haemus, le nom de *Paradounavon* et un autre nous indique la place de Dristra (Dorostolon) comme résidence du stratège. Le terme de *Paristrion* se rencontre chez Anne Comnène qui enregistre aussi celui

<sup>1)</sup> Céd., II, 585,5; Skylitzès, 654, 11; Attal. 97, 19; Zonaras, III 678, 7.

<sup>2)</sup> Céd., II, 555, 3.

<sup>3)</sup> *La question du Paristrion*, p. 289.

<sup>4)</sup> Céd., II, 500.

<sup>5)</sup> *Situation politique de la Bulgarie du Nord*, pp. 33—34. Cf. *Le sceau de plomb de Syméon Vestes*, Sišicev Zbornik, Zagreb 1929, 147.

<sup>6)</sup> Sceaux de Syméon Vestes et de Démètre Katakalon.

<sup>7)</sup> Sceau de Théodore le primicier.



de *Paradounavon*. En effet, dans le passage relatif à Léon Nikérites (II 27, 1, ed. Reifferscheid), comme l'a si justement observé M. Kougéas<sup>1)</sup>, il faut écarter la correction de l'éditeur τοῦ Παραδουνοβίου et conserver la forme originale du manuscrit de Florence: τοῦ Παραδουνάβου. Ce dernier terme prend parfois la forme de Παραδούναβις, attestée par la notice d'un manuscrit daté du 4 avril 1059, sur laquelle nous reviendrons.

Arrêtons-nous un peu sur ces termes dont l'origine a été fréquemment discutée. Zlatarski ainsi que Mutafčiev prétendent qu'ils sont la traduction du terme vieux bulgare ПОДОУНАВІЕ<sup>2)</sup>. Cette opinion est dépourvue de tout fondement. Tous ces termes sont de formation byzantine et dérivent du nom du fleuve tel qu'il existait dans la bouche de la population.

Les mots *Dunavъ* et *Dunaj*, pour désigner le Danube chez les Slaves, ne sont pas, Miklosich l'a déjà montré, d'origine slave, mais ils sont empruntés au germanique<sup>3)</sup>. K. Müllenhof a repris la question et a doublé l'argument philologique de Miklosich d'un témoignage historique décisif en faveur de l'origine germanique de ces mots<sup>4)</sup>. La plus vieille forme qu'ait revêtue le nom du fleuve (*Danwius*) dans la bouche des Germains a été *Dônavia*, chez les Suèves. Cette vieille formation suève a dû parvenir très tôt chez les Germains de l'Est. Les Goths la connaissaient déjà, quand ils partirent de la mer Baltique et de la Basse-Vistule vers le Sud et ils étendirent la dénomination au cours inférieur du fleuve. La preuve en est que leurs successeurs dans ces régions du Pont et du Danube, les Slaves, leur ont emprunté le nom de *Dunavъ* et *Dunaj* et ne connaissent plus le vieux nom thraco-grec d'Istros. Le témoignage historique relevé par Müllenhof provient des « Questions et Réponses » attribuées à Césaire de Nazianz., le frère de Grégoire (390—420)<sup>5)</sup>. Dans cet écrit (I, 68), il

<sup>1)</sup> Ἐπὶ τοῦ βιβλιογραφικοῦ σημειώματος τοῦ ἐπ' ἀριθμοῦ 263 Κοῦσουλτανοῦ κώδικος dans Ἑλληνικά, 3, (1930), p. 459.

<sup>2)</sup> *Situation politique de la Bulgarie du Nord*, p. 34; *Sceau de plomb de Syméon Vestes*, p. 146.

<sup>3)</sup> *Die Fremdwörter in den slavischen Sprachen*, Wien 1867, p. 13.

<sup>4)</sup> *Donau-Dunavъ-Dunaj*, Archiv für slavische Phil., I (1876), 291—298.

<sup>5)</sup> Pour la date, voir V. PĂRVAŢ, *Considérations sur quelques noms de rivières dacoscythes* (en roum.). Acad. Rom., Mem. Sect. ist., s. III, t. I, Mem. 1, Bucureşti 1923, p. 18.

nous est dit à propos de l'un des quatre fleuves qui prennent leur source au Paradis: τὸν ἓνα τῶν τεττάρων ἐκ τῆς ἐν παραδείσῳ κρήνης ἑρόντων ποταμῶν, τὸν Φυσώνα παρὰ τῇ καθ' ἡμᾶς γραφῇ, παρ' Ἑλλησι δὲ Ἰστρον, παρὰ δὲ Ῥωμαίοις Δανούβιον, παρὰ δὲ Γότθοις Δούναβιν προσαγορευόμενον. Dans un autre passage (III, 144), nous lisons: παρὰ δὲ Ἰλλυριοῖς (en Illyricum) καὶ Ῥιπιανοῖς (dans la Dacia ripensis) τοῖς παροίκιοις τοῦ Ἰστρον, Δανούβης, παρὰ δὲ Γότθοις Δουναῖς (corrigé avec raison par Müllenhof de Δουναῦτις<sup>1</sup>). «Δουναῖς ist nur eine andere Schreibung von Δούναβις — remarque ce savant — und beide ergeben *Dānavi*, wie nach dem vorhin bemerkten got. *Dōnavi* leicht von den orts- und landeskundigen auctor selbst unmittelbar aus gotischem Munde aufgefasst werden konnte». Les Slaves, qui sont arrivés au Danube après les Goths, ont pris aux Goths, pense Müllenhof, leurs mots de Dunavъ, et Dunaj. Iagič a montré que les Slaves qui habitent aujourd'hui la Pannonie, Slovènes, Croates, Slovaques et en partie les Polonais et les Russes, emploient Dunaj; les Slovènes de l'Hæmus, depuis des temps très reculés, emploient uniquement la forme Dunavъ<sup>2</sup>).

Dans une étude plus récente sur le nom du Danube<sup>3</sup>), Max Förster prouve que la langue germanique seule a pris le nom sous la forme fournie par les Celtes et montre le rapport — que Iagič ne pouvait pas voir — entre les deux formes slaves, Dunavъ dérivant du nominatif gothique *Dūnawi*, Dunaj étant issu du datif *Dūnaujai*. La forme gothique *Dūnavis* que le pseudo-Césaire nous présente comme employée par les Goths au IV<sup>e</sup> siècle a été expliquée par Pârvan d'une manière assez plausible par la prononciation dace<sup>4</sup>). Les Daces, en contact avec les Germains depuis des temps très anciens, ont pu connaître la forme germanique *Dōnavi* longtemps avant la venue des Goths. P. Skok est du même avis dans son article «*Dunaj et Dunav*» (Slavia, VII, 1920): «Les Slaves — affirme-t-il — n'ont pu emprunter Dunaj-Dunavъ qu'aux an-

<sup>1</sup>) *Op. cit.*, p. 293. Il voit à juste titre dans la forme Δουναῦτις un T intercalé provenant du circonflexe et de la voyelle *ι*.

<sup>2</sup>) *Dunav-Dunaj in der slavischen Volkspoesie*, Archiv f. sl. Phil., I, 299—333.

<sup>3</sup>) *Der Name der Donau*, Zeitschrift für slavische Philologie, I (1924), I—25.

<sup>4</sup>) *Considérations sur quelques noms de rivières daco-scythes*, pp. 20—21.

cêtres des Roumains, aux Thraces romanisés, ou aux soldats romains qui étaient en garnison dans ces contrées» (p. 730)<sup>1)</sup>.

*Dunavis* était donc dans la bouche des riverains du Danube bien avant la venue des Slaves dans ces régions. Comme l'observe justement Förster, presque toutes les langues balkaniques se sont emparées du nom gothique du fleuve. *Paradounavon* et *Paradounavis* des Byzantins n'ont donc rien à faire avec le tardif *ποδογναβίε* des Bulgares, à plus forte raison *Paristrion*. Tous ces termes se sont formés suivant l'esprit naturel de la langue grecque sur le nom du fleuve *Dunavis* et Istros unis à la préposition *παρά*, pour désigner les territoires et les villes situées le long du Danube. Des toponymes de ce genre sont nombreux dans le grec byzantin. M. K. Amantos en a signalé<sup>2)</sup> deux autres du même type que *Paradounavon*: *Παραβάδαρον*<sup>3)</sup> et *Παρέβρια*<sup>4)</sup> qui désignent des districts situés le long du Vardar et de l'Hèbre. M. Fr. Dölger a signalé également un *Παρέβριον τόπον* chez Akropolis<sup>5)</sup>. Nous pouvons ajouter le *κατεπανίμιον Παραστρυνμόνος* ou *Παραστρύνμονον*, le vieux *βάνδον τῆς Ζαβάλλας*, auprès du Strymon, dans les documents du XIV-e siècle<sup>6)</sup>.

Pour ce qui concerne la forme *Paradounavis*, M. Amantos la considère comme une transcription fautive de *Paradounavon*<sup>7)</sup>. Du moment qu'il relève chez Dapontès les formes de *Paradounavon* et *Paradounava*, il n'a probablement jamais rencontré l'autre forme, indiquée seulement par la notice d'un manuscrit du XI-e siècle. Mais cette forme existe dans le grec vulgaire; nous l'avons trouvée dans un texte du XVIII-e siècle. Il s'agit d'une paraphrase en langue vulgaire du *Λόγος*

<sup>1)</sup> Pour toutes les opinions dans cette question voir N. Drăgan, *Româniile în seacurile IX—XIV pe baza toponimiei și onomasticeii*, Ac. Rom., Studii și cercetări, XXI, București 1933, pp. 576—581.

<sup>2)</sup> *Παραδούναβον*, dans *Ἑλληνικά*, 4 (1931), p. 80.

<sup>3)</sup> Mentionné dans les *Actes de Zographou*, p. 42. Et en 1403: ... e da lo Galicho fin a lo *Paravardaro* (Diplom. Veneto-Levant., mon. storici, IX, p. 291). Ap. Taffali, *Thessalonique au XIV-e siècle*, p. 56, note 3.

<sup>4)</sup> Dans les *Τοπικά* publiés par Dimitrievski, 698.

<sup>5)</sup> *Byz. Zeitschrift*, 32 (1932), 186: *καὶ δὴ περὶ τοῦ τῶν Παρέβριον τόπου — Κολοκοτινίτζαν αὐτῶν ὀνομάζουσι — ξυμβάλλουσι τὰ στρατεύματα*, ed. Heisenberg, 25; 42, 8—9.

<sup>6)</sup> *Actes de Chilandar*, 58, 22, ap. Kyriakidès, *Βυζαντινὰ μελέται*, pp. 99 et 264.

<sup>7)</sup> *Ὁ τύπος Παραδούναβι ἀντὶ Παραδούναβον*, dit-il *εἰς τὴν ἀνωτέρω ἐνθύμησιν πρέπει γὰ θεωρηθῆ ἑσφαλμένος*.

εις τὰ θαύματα τοῦ Ἁγίου Δημητρίου de Jean Staurakios, diacre et chartophylax de Thessalonique<sup>1)</sup>. Cette paraphrase, provenant d'un manuscrit du monastère athonite d'Esphigménou et trouvée parmi les écrits posthumes de Sp. Lambros, a été publiée dans le *Νέος Ἑλληνομνήμων*<sup>2)</sup>. Dans l'introduction, le savant grec la caractérise comme *παράφρασις εἰς τὴν καθωμιλημένην*, l'original encore inédit étant en grec ancien.

Dans ce texte vulgaire, daté du XVIII<sup>e</sup> siècle, nous trouvons deux fois le nom de *Δούναβις* pour le Danube. Une fois au génitif et avec l'orthographe moderne: *τότε καὶ αἱ μικραὶ ἀσθεναίαι, ἤγουν τὰ ἐκεῖθεν τοῦ Ντούναβι ποταμοῦ ἔθνη*<sup>3)</sup>; une autre fois à l'accusatif: *ὁποῦ εὐρίσκονται πέρα ἀπὸ τὸν Δούναβιν*<sup>4)</sup> Le terme de *Παραδούναβις* s'y rencontre aussi. En faisant l'énumération des tribus qui se jetèrent sur Thessalonique, l'auteur les caractérise comme des « peuples de Paradounavis », *ἔθνη τοῦ Παραδούναβι*<sup>5)</sup>.

Cette forme du nom qu'on rencontre dans la note du manuscrit daté de 1059 ne peut donc plus être considérée comme fautive du moment qu'elle se retrouve dans le manuscrit athonite écrit au XVIII<sup>e</sup> siècle. Elle était certainement une forme courante de la langue parlée, et nous pourrions la définir comme un doublet populaire de *Paristrion* qui, propre aux historiographes, peut être considéré comme une forme savante.

<sup>1)</sup> Son activité se déploie immédiatement après la conquête latine (1204).

<sup>2)</sup> T. 15 (1921), 189—216.

<sup>3)</sup> Page 211, 18.

<sup>4)</sup> Page 211, 25.

<sup>5)</sup> Page 199, 17—18.

